

XYZ. La revue de la nouvelle

Annonciation

Christine Klein-Lataud



Numéro 16, novembre–hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3118ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Klein-Lataud, C. (1988). Annonciation. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (16), 47–48.

La jeune femme était assise, le dos à la fenêtre, la tête penchée sur un livre. C'était la fin de l'après-midi, et le soleil déclinait, dorant les vitres et faisant miroiter la table de verre sur laquelle était posée une tasse de thé, à côté d'un amaryllis épanoui. Image de bonheur paisible, à laquelle ne manquait pas même l'accompagnement musical : un quatuor de Schubert ajoutait sa sérénité au décor.

Mais la jeune femme ne lisait pas vraiment. Elle ne tournait pas les pages et semblait revenir indéfiniment sur les premières lignes. Elle finit par renoncer et se mit à pleurer doucement. Puis à sangloter. Rien devant elle que des journées sans joie, émietées en gestes, travaux, soins et soucis sans intérêt. Vides, dérisoires, même lorsqu'elle essaierait comme aujourd'hui de leur donner des airs de fête. Elle ne se sentait pourtant pas suicidaire : elle ne désirait pas mettre fin à sa vie, car elle ne croyait pas que la mort offrait autre chose que le néant. Non, ce qu'elle voulait, c'est une autre vie. Recommencer à la case de départ, comme dans les lancinantes parties de jeu de l'oie qui l'énervaient tant lorsqu'elle était petite, et qui maintenant lui apparaissaient d'un optimisme merveilleux avec leurs éternels recommencements. De toutes les vies possibles, elle avait choisi celle-ci ; et ce qui rendait sa médiocrité intolérable, c'était la pensée de toutes les autres existences qu'elle avait ainsi éliminées. On peut toujours essayer de changer de chemin, mais il est impossible de revenir au carrefour où l'on a choisi la mauvaise route.

Il lui sembla entendre un frôlement à la porte. Elle se redressa, aux aguets, et alla vers la porte. Aucun doute, il y avait quelqu'un. Elle regarda par l'œillet et vit une silhouette masculine à peine perceptible dans l'ombre. Déterminée au pire, elle ouvrit brutalement sans demander quoi que ce soit. L'inconnu, enveloppé dans une grande cape sombre, entra silencieusement sans manifester la moindre surprise. Il tourna la tête vers elle et la contempla sereinement avec comme l'ombre d'un sourire. Il était jeune et beau, et elle se sentit balancer entre l'inquiétude et l'excitation. Comme il ne disait toujours rien, elle se décida à parler :

— Que voulez-vous ?

Elle le regardait, essayant de déchiffrer sur son beau visage calme autre chose qu'une attention souriante. Il ne bougeait pas, et sa présence si près d'elle lui donnait l'envie quasi irrésistible de se précipiter dans ses

bras, pour y chercher chaleur, tendresse, plaisir peut-être. Il dut sentir l'ébauche d'un mouvement, car il recula légèrement. Soudain, il rejeta sa cape sur ses épaules et déploya deux longues ailes blanches. Elle s'apprêta à se laisser envelopper dans cette étreinte duveteuse, bercer, ravir à jamais peut-être. Il l'arrêta d'un geste et tendit vers elle une de ses ailes. Et comme elle ne comprenait pas, il saisit une de ses plumes, l'arracha et la lui tendit.

— Écris, lui dit-il en souriant.